

J'ai cru être le jouet d'une hallucination. Une de plus. Mais j'ai dû admettre l'évidence : c'était bien un cri de femme, perçant comme une injure dans le matin maussade.

Je suis dans mon lit. Comment suis-je rentré ?

Ma mémoire est blanche.

Il en est toujours ainsi quand j'ai trop bu et que je m'éveille fourbu, en proie à cette sensation bizarre d'être sur un fil tendu au-dessus d'un brouillard de mer.

Quelle heure peut-il être ? J'ai vendu ma montre.

La venelle bourdonne.

Je titube jusqu'à la fenêtre. Des gens courent en agitant les bras. La patronne du bar se trouve parmi eux, les yeux bouffis sous un échafaudage de bigoudis. Les filles sont là, elles aussi, sans fard, crayeuses, le corps ficelé dans un peignoir à fleurs. Sans doute, comme ma mère le fit, cachent-elles dans quelque pension des enfants sans père.

Je n'ai pas la force d'ouvrir la fenêtre.

L'eau de l'évier est moins froide que d'habitude. Il va falloir que je me frictionne la tête, avec énergie si je veux que le feu vert se rallume. Jusqu'à la prochaine pause.

Dehors, ça grouille de plus en plus. Des pas claquent dans l'escalier.

Tout a été rapide.

La porte de ma chambre s'est ouverte brutalement. Un flic s'est figé sur le seuil, pareil à ces jouets à ressort et à clé qui s'arrêtent pile.

Il a ordonné : « Mains en l'air face au mur ! », puis il m'a tâté le corps.

J'ai baissé les bras. L'homme a enfoui son revolver dans une poche de sa veste. Il a ouvert l'armoire, retourné le lit, dispersé les journaux empilés.

« Habillez-vous ! » Il s'est planté devant la fenêtre. J'ai failli lui demander pourquoi il avait fait irruption dans ma chambre, mais je me suis tu. Je savais que, de toute façon, je serais obligé de le suivre au poste.

Quand nous sommes apparus dans la cour, les curieux ont fait « oh ! » avant de s'écarter pour nous livrer passage. Des inconnus s'agglutinaient autour de la porte de Clarice. La patronne a crié « salaud ! », et les autres ont crié, avec elle, presque en mesure. Comme au théâtre. Un journaliste galopait dans l'impasse. Il nous a photographiés. Mon compagnon a redressé le buste.

Et ce ne fut qu'au moment où le flic poussait la porte arrière de la voiture cellulaire que mon cerveau se dégivra, se mit à bouillonner et que je sentis se rompre en moi je ne sais quelle entrave.

Un enfant venait de crier en me montrant du doigt : « C'est le monsieur qui a tué la Chouette ! »

Ils ne me croient pas. Je leur ai dit que je n'avais pas pu tuer la vieille avec un revolver, puisque j'avais vendu, cette nuit, celui que je possédais.

Le commissaire, un petit homme rond, m'a rétorqué que je n'étais pas censé savoir comment la vieille avait été descendue et que, pour cette raison, il se voyait forcé de me suspecter.

En fait, il a raison. C'est bête, mais je n'ai pas songé qu'on pût tuer Clarice autrement qu'avec un revolver.

Le commissaire est revenu à la charge. Il a fallu que je répète ce que j'avais déjà dit et redit : mes nom et adresse, mon emploi du temps, mes relations avec la victime.

Il m'a demandé distraitement quel était le calibre de l'arme que je possédais. Quand j'ai répondu qu'il s'agissait d'un 7.65, il a tonné :

– Mais vous êtes inconscient, mon vieux !

C'était le calibre de l'arme qui avait tué Clarice.

– Qu'est-ce que ça prouve ? ai-je lancé pour dire quelque chose.

Le commissaire s'est mis à arpenter le bureau.

Depuis combien de temps suis-je là, debout, les bras pendants, hébété ? Même pas mal à l'aise.

Le petit homme a nettoyé ses lunettes. Il semblait plus calme. Arrivé à ma hauteur, il a dit : « Reprenons. »

... Et j'ai dû répéter, pour la troisième fois, que j'étais bien le seul homme que Clarice tolérait chez elle, qu'elle m'acceptait de temps en temps à sa table et ne m'avait jamais donné ou prêté de l'argent.

Le commissaire a répliqué que je mentais. Selon lui, je devais connaître l'endroit où la vieille cachait son prétendu magot. Il me

harcelait parce que c'était son métier et que l'affaire allait faire du bruit. Je l'écoutais parce que je n'avais pas le choix.

Mon silence l'encourageait. Il espérait me confondre en inventant une histoire plausible. Je la savais fausse. Je la supposais fausse. En fait, je ne me souvenais de rien, sinon d'avoir vendu l'arme au portier d'un bar.

Ma mémoire restait blanche. Personne ne me croyait. Personne n'avait une bonne raison de me croire.

J'ai ri. Tout haut. Un rire clair qui a fait sursauter le commissaire. J'avais envie de rire, un besoin impérieux de rire.

Et j'ai ri, j'ai ri. Et le commissaire m'a envoyé son poing dans l'estomac pour que je me taise. Puis il a brandi une chaise à bout de bras et s'y est assis. À l'envers.

Sans se retourner, le commissaire a crié :

– Dis donc, Benoît, si tu rafraîchissais la mémoire de monsieur ?

L'inspecteur qui tapait mes dires s'est mis à lire, d'une voix neutre :

« Je suis sorti en ville la veille du crime. Il était environ vingt-deux heures quand je suis arrivé au port. J'étais en possession d'un revolver. Un 7.65 de marque F.N. que j'avais trouvé une nuit dans ma rue après une bagarre entre marins ivres. Je déclare avoir vendu cette arme à un portier de bar. Je ne me souviens plus de quel bar. Je n'ai plus souvenir de la personne à qui j'ai vendu l'arme. La somme reçue (j'en ignore le montant) a été convertie en alcool. J'ai dû boire beaucoup trop, car j'ignore quand et comment je suis rentré chez moi. Au matin, j'ai été éveillé par un cri de femme. Puis un policier est entré dans ma chambre et m'a prié de le suivre... »